

INSTITUT DE FRANCE

CENTENAIRE
DE
L'ACADÉMIE DE METZ

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU NOM DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le jeudi 12 juin 1919.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC XIX

INSTITUT.
1919.— 15

Bibliothèque Maison de l'Orient



165819

CENTENAIRE
DE
L'ACADÉMIE DE METZ

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU NOM DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le jeudi 12 juin 1919

MESSIEURS,

Ma situation de directeur de l'Académie française, pour le trimestre en cours, me vaut l'inestimable honneur d'accompagner ici son doyen M. le comte d'Haussonville dont le nom est depuis si longtemps et si hautement estimé parmi vous, et d'apporter avec lui à l'Académie des lettres, sciences, arts et agriculture de Metz, le salut solennel de l'Académie française.

*
* *

La première parole que je veux prononcer est celle de M. le Président de la République, notre confrère commun, Raymond Poincaré.

« Le plébiscite est fait, a-t-il dit, l'Alsace-Lorraine, éperdue d'amour, s'est jetée en larmes au cou de sa mère retrouvée. »

Après les premiers pleurs de joie, après les premières étreintes, la mère et la fille se contemplant, chacune cherchant l'âme de l'autre dans la profondeur des yeux. Elles ont encore le souvenir cuisant des douleurs de la séparation, de ces longues années pendant lesquelles tout a été tenté par l'ennemi pour séparer leurs âmes. Mais il a pu tracer sur la carte une ligne frontière, il n'a pu rien supprimer des liens historiques du passé lointain, rien séparer dans le domaine des sentiments ; et, en vous retrouvant, les Français peuvent vous dire : « Comme vous nous avez bien aimés ! Comme vous nous avez été fidèles ! Merci ! Du plus profond de notre cœur, merci ! »

*
* *

Évoquons rapidement le passé, afin de mieux goûter les joies du présent...

Lorsque vous l'avez perdue, la France était vaincue, abaissée, chargée de dettes et d'humiliations.

Mais ses forces avaient été sous-estimées. Sa rançon fut payée si vite que l'ennemi, dans son regret de n'avoir

pas été plus exigeant — a conçu la pensée de frapper d'un nouveau coup, qu'il voulait cette fois définitif, la blessée dont la force revenait trop vite, dont les blessures — sauf une — se cicatrisaient trop tôt.

Elle avait choisi la République comme forme de gouvernement, et ce régime, on n'a pas manqué de vous le dire, devait être un gouvernement éphémère, devait faire de la France une puissance isolée au milieu des monarchies européennes; il devait être un gouvernement de faiblesse, d'intolérance, de dépravation, d'avilissement des caractères; il devait entraîner la perte de toute vertu civique, de toute élévation morale, de tout patriotisme.

Il s'est trouvé cependant qu'au moment de la catastrophe, la Russie monarchique, l'Angleterre, l'Italie monarchiques et d'autres puissances monarchiques sont venues se ranger à côté d'elle, et il s'est trouvé aussi que parce qu'elle était une démocratie, la plus grande démocratie du monde est venue déterminer la victoire hésitante en jetant dans le bon plateau de la balance l'épée démocratique de La Fayette.

Et tout de même, elle a prouvé, cette France, qu'elle n'était pas amoindrie moralement, et que la République ne lui avait fait perdre aucune des qualités que quinze siècles de monarchie avaient mises en elle, car le petit paysan, ce petit paysan qu'on avait calomnié, s'est révélé enthousiaste et superbe sous les traits du Poilu de Verdun.

Depuis notre séparation, Messieurs, la France a étendu son action bienfaisante et le rayonnement de sa pensée civilisatrice dans toutes les parties du monde. Elle a réuni dans sa sphère d'action, la Tunisie, l'Indo-Chine, Mada-

gascar et le Maroc, et ajouté 50 millions d'hommes au chiffre de ses ressortissants. Et cela, nous vous le devons un peu, puisque nous le devons beaucoup à votre grand compatriote, à celui qui nous montrait « la ligne bleue des Vosges », à Jules Ferry.

Il eut aussi une belle et grande part dans l'organisation de cet enseignement qui devait faire les hommes de 1914. Avec ou après lui, on organisa l'obligation de l'instruction, en faveur de laquelle, quelques mois avant la guerre de 1870, des Strasbourgeois recueillaient 250 000 signatures et dans l'ouverture des écoles du soir pour adultes, écoles dont l'un des vôtres, Bergery, avait eu l'initiative dès 1825. Les questions d'enseignement ont toujours été en effet au premier rang de vos préoccupations et en 1838, déjà, vos écoles étaient si prospères que le duc d'Orléans a pu dire après les avoir visitées : « Je ne connais pas de ville où l'on ait fait autant et si bien qu'à Metz pour l'instruction publique. »

Votre exemple a été suivi, avant et après 1870. Depuis quarante ans, dans les moindres hameaux de France, des écoles primaires ont été ouvertes, les lycées multipliés dans les villes, l'enseignement féminin créé et les universités développées.

Cette instruction, les élèves et les étudiants ne la reçurent point dans des chambres obscures et closes, fermées au souffle du dehors.

L'influence de la vie se faisait sentir dans les salles d'études et dans les laboratoires, l'autorité des maîtres s'étendait au dehors. L'Université de Grenoble a créé l'Institut français de Florence, l'Université de Bordeaux,

l'Institut français de Madrid; et notre École Normale supérieure tend à devenir un établissement universel de haut enseignement.

De cette instruction, de cette éducation, on a pu constater les effets. Ceux qui les ont reçues l'une et l'autre, vous les avez vus à l'œuvre. Vous avez su comme ils sont morts, et vous avez accueilli en des journées glorieuses, il y a déjà près de six mois, l'héroïsme des survivants.

Mais si la guerre a pu montrer ses forces morales, on pouvait, bien avant déjà, admirer la prodigieuse richesse de la science et de la pensée françaises. Durant les quarante-huit années pendant lesquelles on a espéré vainement nous faire vivre loin de vous, nous ne nous sommes pas abandonnés à ces jeux où s'absorbent les peuples en décadence, quoi qu'on vous en ait dit, quoique l'apparence ait pu le donner à supposer aux esprits trop faciles à duper.

Dans tous les ordres, aussi bien dans les sciences que dans les lettres, dans la philosophie que dans les arts, des noms fameux répondent pour nous; des découvertes éternelles portent le nom de la France bien que certains aient essayé de lui en dérober l'honneur.

Ce qu'il y a de remarquable dans des hommes comme Berthelot, comme Henri Poincaré, pour ne citer que les morts, n'est-ce pas précisément cet esprit français dont ils témoignent? Ils sont grands entre les grands, et leur grandeur même semblerait devoir les enlever au sol où ils sont nés pour les donner au monde. Leurs découvertes, leurs recherches, leurs études, ont un caractère universel

qui semblerait devoir rendre indifférente leur nationalité. Et pourtant, par leurs méthodes, par les conclusions qu'ils tirent de leurs découvertes, par la pensée à laquelle ils s'élèvent, par leur désintéressement, ils rendent, si je puis dire, un son qui est uniquement français. Et j'insiste sur cette qualité de désintéressement. Comparez celui d'un Pasteur avec l'amour du lucre de certains autres qui ont vendu au plus haut prix leurs découvertes incertaines et leur science de seconde main.

Soyons justes : En dehors de nos frontières, des découvertes ont pu être faites, et on imagine volontiers que certains progrès réalisés chez nous dans la mécanique céleste, dans la physique, dans la chimie et les sciences naturelles, auraient pu l'être ailleurs, mais on ne saurait imaginer un Berthelot, un Pasteur ou un Henri Poincaré qui seraient nés de l'autre côté du Rhin.

On peut dire d'ailleurs que le mouvement des idées en France depuis quarante ans eut quelque chose d'incomparable. En philosophie, nos psychologues, nos historiens de la philosophie, nos constructeurs de systèmes, nos sociologues apparaissent au premier rang.

En histoire, Fustel de Coulanges et Albert Sorel se sont montrés à la fois des savants et des historiens, des penseurs et des écrivains. Et j'ai gardé pour le saluer à part, le nom d'Alfred Mézières, à qui nous eussions offert ardemment le grand honneur qui m'est échu et dont je suis si indigne. Inclignons-nous devant sa mémoire respectée en regrettant qu'il n'ait pas assez vécu pour vivre les journées sublimes que nous avons vécues depuis six mois, des journées comme celle-ci.

Mais ce n'est point seulement dans les pures spéculations des philosophes et les patients travaux des historiens que s'indiquent les préoccupations morales, sociales, politiques et religieuses qui ont, en France, sollicité les esprits au cours des dernières années.

La littérature ne fut plus un jeu de mandarin. Il y a quelque cinquante ans, on avait pu croire que l'écrivain pouvait exprimer ses idées avec le seul souci de la vérité et de l'art, sans se préoccuper de l'influence qu'elles pouvaient avoir en dehors de lui.

La responsabilité de l'écrivain fut posée, l'écrivain sortant de sa tour d'ivoire se pencha sur ces problèmes moraux et sociaux qui se présentaient devant lui, chaque jour plus angoissants. Les poètes descendirent du Parnasse, se mêlèrent aux hommes et se livrèrent aux événements. On saisit mieux aujourd'hui peut-être les douleurs et le repentir de votre Paul Verlaine; on comprend mieux les échos du clairon de Chantecler.

Et après avoir nommé tous les savants, tous les philosophes, tous les romanciers, tous les poètes, tous les dramaturges, il faudrait nommer encore les artistes, ces musiciens, qui, entre tous, sont Français, votre concitoyen, Ambroise Thomas, César Franck, et Claude Debussy, (je rappelle que je me suis imposé de ne nommer que des morts), ces peintres qui portent les noms de Puvis de Chavannes et de Carrière, de Claude Monet, et Rodin, ce sculpteur qui fait déjà figure de héros.

Voilà, Messieurs, quelques indications sur ce qui a été fait en France depuis cinquante ans. Si j'en ai essayé le tableau sommaire, c'est que devant les marques d'inalté-

nable tendresse et de puissant attachement que vous avez données, sachant ce que vous avez souffert pour nous rester fidèles, sachant les habiletés, les hypocrites sollicitations, les menaces, les promesses, les violences, la tyrannie, les feintes douceurs et les réelles duretés dont vous avez été l'objet pour l'amour de la France, des Français se sont demandé s'ils avaient été à la hauteur de votre abnégation, de votre courage, de votre foi persévérante et de vos incessants sacrifices.

Avons-nous assez fait pour vous? Avons-nous fait, pour vous, tout ce que nous devons faire? Avons-nous fait pour l'idéal auquel vous vous êtes sacrifiés, tout notre devoir?

Si nous avons eu des torts envers vous, vous ne les avez pas ignorés, l'habileté sournoise et dangereuse de l'ennemi vous les a montrés, les a grossis, portés au comble; elle a su aussi en inventer.

Vous avez refusé de la croire. Vous y avez eu quelque mérite, car l'ennemi, trop souvent hélas, n'avait qu'à mettre sous vos yeux ce que nous écrivions de nous-mêmes pour dresser contre nous le plus violent des réquisitoires. Nous avons la manie de nous dénigrer, nous avons l'ostentation de nos défauts.

D'autres cachent les leurs sous l'hypocrisie — nous avons, nous, une hypocrisie à rebours, celle de nos qualités, et certains de nos hommes politiques, de nos romanciers, de nos hommes de théâtre, avaient fait si bien — ou si mal, plutôt — qu'il y a eu, sur toute la terre un cri de surprise lorsque, la catastrophe ayant déchiré les voiles regrettables dont nous avions pris plaisir à nous

caché, la France est apparue aux yeux de l'Univers ce qu'elle est réellement, dans une splendeur d'honnêteté, de courage et d'union.

Et à cette heure où nous avons, pour ainsi dire, à vous rendre compte de la façon dont, pendant votre absence, nous avons géré le patrimoine commun, patrimoine de puissance matérielle et de richesses morales, nous éprouvons l'immense joie de pouvoir vous dire que la France qui vous est rendue est plus grande que celle à laquelle vous avez été arrachés.

Et nous avons le droit d'ajouter : « Aimez la France de plus en plus, de même que nous vous aimerons chaque jour davantage, car si vous avez mérité tout notre amour, la France a la fierté de n'avoir pas démerité du vôtre. »

DISCOURS

DE

M. LE COMTE PAUL DURRIEU

MEMBRE DE L'INSTITUT

DÉLÉGUÉ DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

MESDAMES ET MESSIEURS,

La Société Nationale des Antiquaires de France a bien voulu me choisir pour prendre part en son nom à ces belles fêtes de l'Académie de Metz et être son porte-parole en ce jour. Sans doute elle s'est souvenue qu'il y a quinze ans, en 1904, elle-même avait célébré son centenaire et qu'en cette année-là, c'était moi qui me trouvais être son président. Mais elle a tenu compte aussi — je le sais — de ce que je suis un enfant de Strasbourg, fils d'un père qui était également Strasbourgeois de naissance. Mon éminent confrère de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le R. P. Scheil, délégué de notre com-

mune Académie, représente parmi vous la chère race lorraine. Qu'il me permette de vous dire combien j'ai de joie de penser qu'à côté de ce Lorrain qui fait un si grand honneur à son pays, c'est un Alsacien qui, en ma personne, vient apporter à l'Académie de Metz le salut et les vœux du corps scientifique si actif qu'est la Société des Antiquaires de France.

C'était pour cette Société un devoir impérieux que de s'associer à vos joies de l'heure actuelle. Depuis près d'un siècle des liens étroits de confraternité réciproque se sont créés entre votre Académie et notre Société des Antiquaires. Mais il y a mieux encore. Nous pouvons alléguer que, de tous les corps savants ayant leur siège à Paris, c'est la Société des Antiquaires qui a le plus d'attaches persistantes, et établies d'une manière tout à fait régulière, avec Metz et le pays messin.

Cette situation privilégiée, nous la devons à un grand érudit messin, dont la mémoire est restée vénérée de tous ceux qui comme moi, ont eu l'avantage d'être de ses confrères et le plaisir d'avoir goûté le charme de son amitié, Gabriel-Auguste Prost.

Auguste Prost était né à Metz, le 11 août 1817, c'est à Metz qu'il a été élevé, c'est à Metz qu'il a tenu à ce que son corps vienne reposer. Dès 1847, Auguste Prost était entré dans votre Académie de Metz. D'autre part, en 1862 il était agrégé comme correspondant national à la Société des Antiquaires. Puis survinrent la guerre de 1870, le terrible traité de 1871, aujourd'hui si glorieusement vengé : Auguste Prost quitta Metz le cœur déchiré, pour se fixer à Paris. Notre Société des Antiquaires s'empres-

de lui offrir, le 8 novembre 1871, un de ses quarante-cinq sièges de membre résidant. Prost devint un des participants les plus fidèles à nos séances hebdomadaires; en 1881 il présida notre Compagnie. Devenu habitant de Paris, Prost n'en restait pas moins tout Messin de cœur. Ses excellents travaux d'histoire et d'archéologie visaient avant tout son pays. Et pour la publication de ces travaux, il en partageait le meilleur entre vos mémoires de l'Académie de Metz et nos propres mémoires et bulletins de la Société des Antiquaires.

La mort est venue nous enlever ce confrère aimé et révérend entre tous le 14 juillet 1896. Mais il avait pris ses mesures pour que son action si sagement utile en faveur de tous les souvenirs du Metz de jadis se prolongeât indéfiniment parmi nous, à Paris, même alors qu'il ne sera plus là pour évoquer lui-même ces souvenirs. Par son testament en date du 7 février 1894, en même temps qu'il fondait à l'Institut un prix portant son nom, que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres décerne chaque année aux meilleurs ouvrages concernant la Lorraine, il a laissé à la Société des Antiquaires de France une généreuse donation sous la condition que les revenus de cette donation seraient employés par la Société à publier, sous le titre général de *Mettensia*, une collection de volumes qui seraient exclusivement consacrés soit à des documents, soit à des travaux intéressant l'histoire de Metz et des pays voisins.

Ainsi, de ce feu sacré que l'Académie de Metz entretient avec amour et fait briller pour l'honneur de Metz, en éclairant de sa vive lueur tout ce qui touche à vos

annales, à vos traditions, à vos monuments, une étincelle a été transmise à la Société des Antiquaires. Celle-ci, reconnaissante et fière de s'être trouvée choisie par votre compatriote, s'efforce et s'efforcera toujours de demeurer digne d'avoir reçu un pareil dépôt. Déjà les *Mettensia* publiés par nos soins à l'aide du legs d'Auguste Prost constituent une importante série, à laquelle les érudits, qui veulent s'occuper du moyen âge à Metz, ne peuvent se dispenser de recourir.

La mission que nous avons, de contribuer ainsi à l'histoire de Metz, répond à la devise de notre Société des Antiquaires : *Gloriae Majorum*, « Pour la gloire de nos ancêtres ! » Ces ancêtres, dont nous cherchons à éterniser la mémoire, ce sont les Français de toute la France ; mais ce sont aussi plus spécialement, dans le cadre de nos *Mettensia*, vos ancêtres à vous, chers amis de Metz. Combien le souvenir de ces générations du passé a été précieux aux jours de deuil et d'angoisse ! Quels encouragements n'avez-vous pas puisés à relire votre histoire qui cadrerait si bien avec vos admirables vertus de fidélité et de patriotisme ! La Société des Antiquaires aurait le droit de s'enorgueillir si elle avait pu, par ses propres efforts, vous être de quelque secours en cette occasion.

Cette union de votre Académie et de notre Société est un honneur et une force pour nos deux compagnies. Je forme le vœu que de siècles en siècles, dans une série de futures fêtes d'autres centenaires, nos lointains, très lointains successeurs puissent, de nouveau et sans cesse, constater que cette même union persiste toujours de plus en plus intense, établie à jamais sur ce sentiment

qui nous est commun, à vous Académie de Metz, à nous, Société des Antiquaires de France, de ne jamais séparer, dans nos travaux d'érudition, de la recherche sincère et désintéressée de la vérité, la pensée de la Patrie.